Georges Gurvitch : les raisons d'un succès

Jean-Christophe Marcel

► To cite this version:

Jean-Christophe Marcel. Georges Gurvitch : les raisons d'un succès. Cahiers Internationaux de Sociologie, 2001, 110 (1), pp.97 - 97. 10.3917/cis.110.0097 . hal-01625751

HAL Id: hal-01625751

<https://hal.science/hal-01625751>

Submitted on 28 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GEORGES GURVITCH : LES RAISONS D'UN SUCCÈS

Jean-Christophe Marcel

Presses Universitaires de France | « *Cahiers internationaux de sociologie* »

2001/1 n° 110 | pages 97 à 119

ISSN 0008-0276

ISBN 9782130520795

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-cahiers-internationaux-de-sociologie-2001-1-page-97.htm>

Pour citer cet article :

Jean-Christophe Marcel, « Georges Gurvitch : les raisons d'un succès », *Cahiers internationaux de sociologie* 2001/1 (n° 110), p. 97-119.
DOI 10.3917/cis.110.0097

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

GEORGES GURVITCH : LES RAISONS D'UN SUCCÈS

par Jean-Christophe MARCEL

RÉSUMÉ

Ce travail s'interroge sur les raisons de ce qui a fait le succès de la sociologie de Georges Gurvitch de 1945 à sa mort (en 1965), et entend se démarquer d'une explication qui se contente de faire valoir le rôle institutionnel actif qu'eut Gurvitch dans ce qu'on a coutume d'appeler la « refondation » de la sociologie française après 1945. En effet, un examen du contenu de ses textes suggère que son projet intellectuel était en phase avec les préoccupations de nombre de sociologues à ce moment-là, certes soucieux de construire une sociologie plus empirique inspirée du modèle américain, mais aussi de conserver une ambition théorique susceptible de fournir des concepts opérationnels pour traiter les grandes questions sociales. Ainsi Gurvitch a proposé un paradigme alternatif qui, tout en illustrant une volonté certaine de « reconstruire » la sociologie, a défendu l'idée d'une continuité de la tradition sociologique en France. Il semble que sa réception a été plus favorable que ce que les textes consacrés à la question laissent entendre.

Mots clés : Gurvitch, Histoire de la sociologie française, Durkheim, Marx, Mauss, Sociologie empirique.

SUMMARY

This paper considers the reasons for the success of the sociology of Georges Gurvitch from 1945 until his death in 1965. The approach proposed here intends to differentiate itself from the widespread explanation that focuses essentially on the active institutional role that Gurvitch played in the rebuilding of French sociology after 1945. An examination of the contents of his texts suggests that, at that time, the focus of Gurvitch's interests were in line with the preoccupations of other sociologists who were certainly anxious to construct a more empirical sociology inspired by the American model, but also to conserve a theoretical ambition capable of providing the operational concepts to address the significant social questions. So Gurvitch proposed an alternative paradigm, while proclaiming his desire to « rebuild » sociology, also defended the idea of a certain continuation of the sociological tradition in France. It seems that its reception was much more favourable than we are led to believe by current texts that consider the question today.

Key words : Gurvitch, History of French sociology, Durkheim, Marx, Mauss, Empirical sociology.

Cahiers internationaux de Sociologie, Vol. CX [97-119], 2001

INTRODUCTION

Dans l'histoire de la sociologie française, Georges Gurvitch apparaît aujourd'hui comme un laissé-pour-compte. Cet oubli a de quoi surprendre, quand on sait qu'après 1945 il était une référence obligée pour quiconque s'intéressait à la sociologie¹. D'aucuns se sont interrogés sur les raisons d'un succès qui ne survit guère à la mort du principal intéressé. Après 1965, il n'y aurait plus eu d'école gurvitchéenne², dotée d'un paradigme précis, et d'un programme de recherches clairement défini³. Alors qu'à des noms comme Stoetzel et Friedmann sont associées des techniques d'enquêtes et une certaine conception de la sociologie, de Gurvitch il ne nous reste que des livres qu'on lit aujourd'hui comme des documents historiques⁴.

Les arguments généralement avancés pour expliquer cette absence de postérité (ou du moins de postérité « visible ») font valoir un « effet de contexte ». Toutefois, les études de sociologie des sciences qui les sous-tendent ont tendance à privilégier dans l'explication des « objets institutionnels ». Elles font en général valoir que de retour des États-Unis⁵, Gurvitch apporte après la Libération « un noyau de bibliothèque »⁶ et de documentation sur la sociologie américaine ainsi qu'« un capital de relations personnelles qui se révélera très précieux dans les premiers contacts avec les milieux universitaires d'outre-Atlantique »⁷, ce qui lui aurait permis par exemple de revenir des États-Unis avec dans la poche le texte de *La sociologie au XX^e siècle*, initialement publié là-bas. Si bien que pendant une vingtaine d'années, c'est un personnage clef du monde de la sociologie,

1. « Il était avec Davy le seul directeur possible pour des thèses en sociologie », écrit par exemple J.-M. Chapoulie (Chapoulie, 1991, p. 326, n. 8). En 1955, Aron est à son tour élu à la Sorbonne, ce qui va quelque peu contrebalancer le pouvoir de Gurvitch.

2. Si tant est qu'il y en ait jamais eu une.

3. De l'avis même de l'un de ses proches, avec le décès de Gurvitch, « leader charismatique », disparaissent les études et enquêtes utilisant ses concepts et ses idées (P. Bosserman, 1981, p. 113 et sq.).

4. Outre bien sûr les travaux de collègues de Gurvitch tels que G. Balandier et J. Duvignaud..., le livre récent de F. Farrugia, qui revendique une filiation avec une sociologie de la connaissance inspirée de Gurvitch, est l'exception qui confirme la règle (voir F. Farrugia, 2000).

5. Après l'armistice, en 1940, il part aux États-Unis, invité par la New School for Social Research de New York. Là-bas, il fonde l'École libre des hautes études en 1941.

6. Qui est vraisemblablement la propre bibliothèque de l'École libre des sciences sociales, selon les dires de H. Lautman (1981, p. 271).

7. Tréanton, 1991, p. 383.

et il y occupe une position quasi monopolistique. Rappelons que c'est lui qui, en mars 1946, prend l'initiative avec Y. Halbwachs de la création du Centre d'études sociologiques, premier (et longtemps unique) laboratoire public de recherches de l'après-guerre, placé sous la direction du CNRS. Il fonde aussi les *Cahiers internationaux de Sociologie*, qui sont jusqu'en 1960 la principale revue de sociologie de l'époque¹. En 1950, il lance aux Presses Universitaires de France la « Bibliothèque de sociologie contemporaine », qu'il dirige jusqu'à sa mort, et qui est à l'origine de la première réédition d'une partie des œuvres de Mauss², mais aussi de la parution du livre posthume d'Halbwachs sur *La mémoire collective*³. La même année il est élu professeur titulaire à la chaire de sociologie de la Sorbonne⁴. En 1958, il crée avec Henri Janne l'Association des sociologues de langue française. Sur la période enfin, la plupart des manuels de sociologie sont publiés à son initiative.

Ces arguments confortent une interprétation qui fait valoir qu'après la guerre, alors que la sociologie française est à reconstruire, Gurvitch, qui bénéficie d'une conjoncture favorable, est respecté parce qu'il fait beaucoup pour redonner une assise institutionnelle à la discipline, et a du pouvoir, mais n'est pas « théoriquement parlant » l'homme de la situation. Sa posture intellectuelle n'aurait pas été en phase avec les exigences du moment (construire enfin une sociologie empirique, inspirée du modèle américain)⁵, creusant un hiatus toujours plus grand avec cette situation institutionnelle forte. À la suite de Stoezel, on s'accorde pour voir en Gurvitch la tradition érudite et philosophique de la sociologie, héritière de la période précédente de l'entre-deux-guerres, révolue dès 1945⁶ : T. Clark interprète ce hiatus par le fait que Gurvitch, très influencé par le marxisme et la phénoménologie allemande, soucieux de surcroît de combiner certains thèmes durkheimiens à la phénoménologie, n'a jamais pu s'intégrer dans la sociologie française⁷.

Il nous semble que, pour intéressantes qu'elles soient, ces thèses n'expliquent pas absolument le succès de la sociologie de Gurvitch.

1. Les *Cahiers* commencent à paraître en 1946 et sont en quasi-situation de « monopole » jusqu'en 1960, date à laquelle est créée la *Revue française de sociologie*, fondée par Stoezel.

2. Rassemblées comme on sait dans le volume *Sociologie et anthropologie*.

3. Les deux ouvrages paraissent en 1950, au moment du lancement de la collection. Leur choix n'est sûrement pas innocent.

4. Qu'il occupait de fait depuis 1948, mais en tant que Maître de Conférences, en remplacement d'Albert Bayet.

5. Sur la référence à la sociologie américaine, voir par exemple H. Mendras, 1995, et J.-M. Chapoulie, *op. cit.*, p. 342 et sq., et en particulier la p. 345.

6. Voir par exemple Stoezel, 1957, p. 647-648.

7. Clark, 1973, p. 232.

Car à force de privilégier les « objets cachés » de l'histoire des sciences, on en oublie les plus « visibles », à savoir les écrits. Or il apparaît qu'en fait, aussi éloigné de la tradition française qu'il ait été en apparence, Gurvitch a essayé de mener à bien un vaste projet intellectuel qui a fait sens pour certains chercheurs de l'époque, et qui est, nous semble-t-il, la condition de son succès. C'est sur cette dimension cognitive que nous voudrions revenir ici.

La sociologie qu'il défend s'appuie en effet sur un texte scientifique dont les arguments paraissent pertinents parce qu'ils posaient des problèmes qui préoccupaient la communauté des sociologues¹. Gurvitch est persuadé que la discipline est « en crise », « parce qu'elle n'a pas encore atteint l'âge de sa maturité et qu'elle n'a pas encore abouti à la jonction [...] de la théorie et de la recherche empirique »². L'idée n'est pas originale pour l'époque³. Ce qui l'est plus, c'est le modèle alternatif qu'il propose, et probablement le seul qui ait dans la sociologie non marxiste des années 1950, une vocation universaliste⁴ à traiter tous les « objets sociaux » tant sur le plan théorique qu'empirique. Or, si l'on insiste souvent sur l'admiration qu'avaient pour la sociologie américaine les jeunes chercheurs à l'époque, on oublie qu'apparemment elle cohabitait avec un souci de « retraduction » conceptuelle qui était destiné à reconstruire une sociologie, certes plus empirique que par le passé, mais aussi « conceptuelle » notamment pour faire face à des savoirs et des disciplines concurrentes qui, tant du côté de l'existentialisme que du marxisme par exemple, estimaient avoir quelque chose à dire sur la société⁵. En ce sens, la sociologie de Gurvitch ne jouait pas uniquement la carte de la rupture avec l'ère précédente, mais, parce qu'elle entendait reprendre à son compte certaines questions telles que la

1. P. H. Chombart de Lauwe, par exemple, considérait, malgré ses inimitiés avec Gurvitch, que sa pensée était intéressante car elle « suscitait la réflexion ». D'après lui, il aurait été un des seuls à défendre la théorie de Gurvitch après la mort de ce dernier (entretien avec l'auteur, 31 mars 1993).

2. Gurvitch, 1967, p. 3.

3. Voir, outre Gurvitch, 1956, par ex. R. Polin, 1946, p. 127 ; R. Girod, 1956, p. 100 ; G. Friedmann, 1963, p. 211 et sq.

4. Le travail de Friedmann reste en effet très centré sur son objet, à savoir la sociologie du travail. Stoetzel se positionne comme le défenseur et l'importateur d'une technique d'enquête. Quant à Aron, jusqu'en 1955 il est retiré de la scène pour exercer son activité de journaliste.

5. Ainsi, dans la production sociologique de l'époque, à côté de la volonté d'en finir avec l'ère durkheimienne pour bâtir une sociologie enfin empirique, cohabite un leitmotiv qui consiste à déplorer l'absence d'un paradigme unifié dans la discipline (voir par ex. G. Friedmann et P. Naville, *in* Friedmann et Naville (dir.), 1961, p. 5-6 ; et G. Gurvitch, « Avant-Propos », *in* Gurvitch (dir.), 1968 ; A. Girard, 1952, p. 125). C'est aussi cet argument qui motive bien souvent une certaine prise de distance avec la sociologie américaine, jugée trop peu théorique.

possibilité de relier les études microsociologiques aux institutions et à la totalité de la société, elle revendiquait aussi ouvertement¹ la persistance d'une certaine continuité. Or précisément, il nous semble que c'est en interrogeant ce dernier aspect de l'œuvre de Gurvitch, et l'argumentaire qui lui était associé, que la sociologie des sciences peut trouver quelques éléments d'explications pour expliquer ce qui fut aussi son succès.

RELIRE LES PÈRES FONDATEURS

Réinventer une tradition de la sociologie en France, c'était d'abord pour Gurvitch refaire le parcours de ses illustres prédécesseurs, soumettre leur pensée à un examen critique pour souligner ce qu'il estimait nuisible, ou au contraire profitable, aux progrès de la sociologie future. Au centre de ce travail, on trouve les pensées de Marx et de Mauss, qu'il relie au souci de comprendre la dynamique des phénomènes sociaux replacés dans le cadre de la totalité de la société. C'est pourquoi Gurvitch revendique une formation de philosophe² dont il fait un instrument et un argument au service de sa tentative de reconstruction de la sociologie.

Discréditer la sociologie allemande

La première étape du programme est une ambitieuse entreprise de relecture des grands auteurs, faite alternativement de discrédits et d'emprunts.

La sociologie allemande constitue un repoussoir³, le contre-exemple qui permet de *souligner a contrario* le caractère scientifique

1. À la différence de Stoetzel, par exemple, qui a largement passé sous silence cet aspect de son œuvre. À noter que le souci de replacer les études empiriques dans le cadre plus général de la société globale est aussi une constante dans les études de l'équipe de Friedmann sur le travail... voire même dans la conception qu'ont Stoetzel et Girard de la démographie ! (sur ces questions, voir J.-C. Marcel, 1997, chap. 9 et 10).

2. Il est né le 20 octobre 1894 à Nouvarossisk, en Russie, d'un père banquier. Il fait ses études à Saint-Petersbourg, complète sa formation en Allemagne, puis revient en Russie. Quand la Révolution d'Octobre éclate, il s'enfuit en Tchécoslovaquie où il réside de 1920 à 1925, rédigeant un mémoire sur Fichte, et l'autre sur Rousseau. En 1925, il s'établit définitivement en France, où il reprend des études et soutient en 1932 ses deux thèses sur l'*Idée du droit social*. Il commence à se faire une réputation, d'abord sous la houlette de Brunschvicg. Il fait la connaissance de Mauss, Halbwachs et Lévy-Bruhl, et à partir de 1935 sa carrière de sociologue est lancée (il remplace Halbwachs à Strasbourg). Pour plus de renseignements sur sa biographie, voir Gurvitch, 1966, et Balandier, 1972.

3. Dans le contexte encore passionnel de l'après-guerre, il n'est pas le seul dans ce cas. A. Cuvillier, par exemple, se fait une spécialité de critique de la phénoménologie allemande.

de la nouvelle sociologie. C'est ainsi que Simmel, en opposant forme et matière de la vie sociale, s'empêche, aux yeux de Gurvitch, de comprendre la réalité sociale, qu'il « détruit par excès d'idéalisme »¹. Mais c'est Weber qui est sans nul doute l'exemple le plus typique des confusions qu'il entend dénoncer, et notamment « un éparpillement assez effarant de "types idéaux" »², qui fait que Weber « réduit les faits sociaux aux "chances" des conduites individuelles et aux significations, en ignorant tous les autres étagements de la réalité sociale »³.

Si Simmel et Weber peuplent le corpus des « références-repoussoirs », le « jeune Marx » est au contraire une des références principales de Gurvitch. Car il livre l'exemple du bon usage de la dialectique dans son acception première, à savoir la démolition des concepts acquis en vue d'empêcher leur « momification », et de saisir les totalités en marche. Car dans la réalité du monde social, le vécu est constitué d'expériences particulières infiniment variées dont les cadres de référence sont flexibles et sans cesse renouvelés. De là découle aussi cette idée que « l'homme retrouve la société dans les profondeurs de sa conscience individuelle, tout comme la société retrouve la réalité humaine individuelle dans chacun de ses actes [...] Le jeune Marx arrive donc à cette vision de l'immanence réciproque entre société et individu »⁴. Avec la référence à Marx, sont posés les principes du caractère dynamique et changeant du monde social et de la compénétration des consciences individuelles et collectives, qui sont deux constantes dans le discours de Gurvitch. L'utilisation des œuvres de Marx était probablement habile dans une atmosphère intellectuelle dominée en France par les exégètes du marxisme et les grandes figures de l'existentialisme, parce qu'elle permettait de placer la sociologie sur le même plan que ces savoirs concurrents, et de lui donner une caution idéologique et scientifique⁵.

Le dernier des durkheimiens ?

À côté, en relisant Durkheim et Mauss principalement, Gurvitch revendique une filiation, complémentaire des leçons qu'il tire

1. Gurvitch, 1967, p. 3.

2. *Ibid.*, p. 14.

3. *Ibid.*

4. Gurvitch, 1947-1948 a, p. 22.

5. Si la sociologie suit cette voie, écrit Gurvitch, « elle ne contient aucune panacée de réconciliation de l'humanité avec elle-même. Elle ne peut être ni spiritualiste, ni matérialiste, ni mystique. Elle ne peut accorder un privilège à aucun genre de connaissance, ni scientifique, ni philosophique, ni de bon sens » (Gurvitch, 1953, p. 3).

de Marx, et qui lui permet de s'imposer dans le champ intellectuel comme un « auteur français »¹.

À l'actif de Durkheim, Gurvitch met l'effort pour opérer une jonction entre théorie sociologique et recherche empirique, ainsi qu'une conception de la vie sociale découpée en différents niveaux de réalité, qui apparaissent dans la distinction faite entre base morphologique, institutions ou conduites régulières cristallisées, symboles, valeurs et idées, états de la conscience collective². Au passif, il met ce que tout le monde appelle à l'époque le « dogmatisme » de Durkheim, ce par quoi il faut entendre le fait de transformer « involontairement la solidarité organique en un idéal incarnant les principes de liberté, d'égalité et de fraternité »³, ou le fait de considérer Dieu comme une projection de la conscience collective. Ce seraient là les conséquences d'une carence conceptuelle dont la cause est la définition durkheimienne du fait social, d'où découle celle de conscience collective à laquelle est attribué le statut de bien suprême, de fondement de la validité des devoirs, d'incarnation du système des valeurs idéales. Car dès lors que l'on considère que les symboles et idéaux collectifs qui permettent aux consciences individuelles de communiquer entre elles sont des expressions et projections des représentations, tous les aspects de la vie sociale sont à penser en termes de subordination. Or, à partir du moment où le symbole est admis comme devant servir de base entre consciences individuelles, il doit avoir la même signification pour toutes, ce qui présuppose une interpénétration et une fusion partielle des consciences, pense Gurvitch⁴. Bref, Durkheim, coupable du péché de la « conscience close », aurait le tort de ne pas concevoir d'interpénétration directe et immédiate des consciences, c'est-à-dire d'ignorer ce que Gurvitch appelait « la réciprocité des perspectives ».

« Si Gurvitch avait été, sous divers aspects, un continuateur de Durkheim, il s'en séparait sur des points importants », écrit Bosserman, comme pour laver à l'avance son ami de toute accusation de faire preuve d'un durkheimisme impénitent⁵. Certes Gurvitch garde

1. Ceci d'autant plus que cette relecture s'accompagne de la répétition de tout un parcours initiatique constitutif de l'identité intellectuelle qui réunissait jadis les durkheimiens : Gurvitch s'imprègne de la pensée des socialistes utopiques, lesquels avaient eu une influence non négligeable sur des auteurs comme Bouglé, de même qu'il reprend à son compte et réactualise certains des « grands combats » que ces durkheimiens avaient dû livrer pour défendre le caractère spécifique de leur science, par exemple en polémiquant avec Braudel sur le traitement de la causalité en histoire (pour plus de détails, voir Marcel, 1997, *op. cit.*, p. 481 et sq.).

2. Gurvitch, 1950, p. 357.

3. Gurvitch, 1959, p. 4.

4. Gurvitch, 1950, p. 358 et sq.

5. *Op. cit.*, p. 112.

ses distances, mais il essaie aussi de se construire un statut de « continueur » censé faire progresser la sociologie là où il espère prouver que Durkheim a échoué, à savoir saisir les phénomènes psychiques nés de la vie en groupe¹. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre aussi le commentaire qu'il fait de Mauss.

Mauss apparaît intéressant car il réagit « contre la primauté dogmatique de la conscience collective et contre l'hyperspiritualisme de Durkheim [...] au nom d'un réalisme relativiste et empirique ». Il est « contre la séparation de la compréhension et de l'explication qui nulle part ne s'appellent davantage l'une l'autre qu'en sociologie »². Ces apports positifs sont liés à l'introduction du concept de fait social total. En montrant que l'homme total et la société se recouvrent, Mauss fait un grand pas vers la « réciprocité des perspectives » : fait social total et homme total se construisent en même temps. Et comme chez Marx – à qui Gurvitch le compare explicitement du reste –, il donne une idée juste de la dynamique qui agite le monde social, dont la source se trouve dans les « forces volcaniques » qui expriment l'évolution discontinue dont la vie sociale est en permanence l'objet.

Toutefois, la théorie de Mauss se révèle être incomplète aux yeux de Gurvitch : « Ma divergence avec l'école durkheimienne, et en particulier avec le continueur le plus original et profond de Durkheim – le regretté Marcel Mauss – a consisté dans le fait que ce dernier ayant découvert avec beaucoup de perspicacité que l'objet de la sociologie était toujours un “phénomène social total” n'a voulu reconnaître comme tel que la société globale. »³

Il se serait ainsi censuré lui-même, par son « refus d'envisager le drame qui se joue entre l'échelle microsociologique, celle des groupes particuliers, celle des classes et celle des sociétés globales, chacune faisant valoir ses propres phénomènes sociaux totaux »⁴. Gurvitch entend compléter Mauss en montrant que les phénomènes sociaux totaux sont pluridimensionnels, que chaque groupement particulier peut être étudié comme phénomène total, mais à condition qu'on considère chacun de ces groupements comme intégré dans des sociétés globales diversifiées⁵. Son ambition est de fournir une grille d'analyse susceptible d'appréhender concrètement le phénomène social total à tous les niveaux de la réalité sociale, du groupement le plus particulier au plus général. Gurvitch

1. Rendre compte de ces phénomènes à partir d'un découpage de la réalité sociale en différents « paliers », telle est, comme on sait, l'ambition de Gurvitch.

2. Gurvitch, 1967, p. 18-19.

3. Gurvitch, 1952, p. 102.

4. Gurvitch, 1967, p. 19.

5. Gurvitch, 1952, p. 102.

s'approprie une filiation « maussienne » qu'il veut directe¹ ; si bien que s'il insiste sur sa volonté d'instaurer une rupture en matière de sociologie, il fait bien en sorte d'entretenir l'idée d'une continuité avec le passé².

Selon Bosserman, il n'y aurait pas eu de sociologie « balkanisée » en France après la guerre, mais bien un groupe dominant, centré autour de Gurvitch, seul capable de combler le vide laissé par l'école de Durkheim³. Sans doute cet avis est-il exagéré, toutefois Gurvitch s'est sûrement efforcé d'investir la place jadis occupée par les durkheimiens, en tentant une sorte de synthèse entre Mauss et Marx. Nous serions enclin à de poser l'hypothèse que cette interprétation de la tradition sociologique avait vraisemblablement le mérite d'essayer de rendre signifiants pour des Français des problèmes qu'il fallait décidément tenter d'aborder avec de nouveaux outils. De la sorte, la sociologie de Gurvitch avait plus de chances d'être comprise, et contenait aussi la promesse d'un changement plus « en douceur » s'inscrivant dans une certaine continuité⁴. Sur ces apports, Gurvitch construit en effet tout un appareil conceptuel qu'il importe maintenant d'examiner.

L'APPORT CONCEPTUEL DE GURVITCH : ESSAI D'INTERPRÉTATION

Avec Mauss, Durkheim et Marx, il semble que Gurvitch opte pour une sociologie qui s'efforce de saisir les phénomènes sociaux totaux dans toute leur instantanéité. La prise en charge de ce problème épistémologique permettait de traiter à moindre frais des questions abordées par les travaux tardifs des durkheimiens, tout en

1. C'est sans aucun doute dans cette perspective qu'il faut comprendre l'incitation à méditer les enseignements de Mauss que constitue la parution de *Sociologie et anthropologie* aux PUF. Notons au passage que Gurvitch rate rarement une occasion de discuter les œuvres du neveu de Durkheim. Ainsi, il est présent (avec Davy, Braudel, Febvre, Gernet, Leenhardt, Rivet, Wallon) à la discussion organisée par le CES le 22 janvier 1951, et consacrée au thème : « Mauss et les sciences sociales » (Archives nationales, Centre des archives contemporaines, « CES : correspondance, budget », « Programme de l'année 1950-1951 »).

2. Même s'il rappelle que « dans le climat antipositiviste des années 1950, Mauss était de meilleure compagnie que Durkheim » (Karady, 1968, p. v), Karady concède qu'avec Gurvitch « qui s'est toujours réclamé de l'héritage intellectuel de l'École française de sociologie, la tradition n'a pas été interrompue » (*ibid.*, p. vi).

3. Bosserman, *op. cit.*, p. 115 et sq.

4. « C'est la méditation sur cette conjonction entre les deux penseurs qui, à côté des analyses phénoménologiques, a conduit G. Gurvitch à sa conception actuelle des paliers de la réalité sociale », écrit P. Kahn (1950, p. 159-160).

étant compatible avec l'atmosphère intellectuelle du moment¹. De la sorte, on pouvait envisager de préserver l'autonomie conceptuelle et paradigmatique d'une sociologie encore bien française.

Des paliers en profondeur...

La typologie des « paliers en profondeur » est une tentative pour surmonter la difficile question de la séparation entre individu et société, cause principale des problèmes rencontrés par l'explication en sociologie.

Ces paliers, qui vont de la surface morphologique de la société aux états mentaux et psychiques des individus², offrent une vision étagée de la réalité sociale qui permet d'en avoir une « vue verticale ». Par exemple, la prise en compte des états mentaux et psychiques montre comment la sociologie en profondeur conçoit tout fait psychique comme situé dans l'être social. Car « les consciences dites individuelles ou collectives sont consubstantielles et inséparables ; elles se superposent les unes les autres, s'interpénètrent et, étant immanentes les unes aux autres, se recouvrent réciproquement lorsqu'on les saisit dans leur totalité concrète »³. Dès lors, « les différentes formes de pression produites par le psychisme collectif se manifestent simultanément dans nos propres consciences et dans les consciences collectives [...] Ce parallélisme confirme que psychisme collectif et psychisme individuel possèdent les mêmes capacités et la même structure »⁴.

L'explication de l'individuel replacé dans la totalité de la société est d'autant plus garantie que non contents d'être des « postes variés d'observation de la vie sociale », les paliers sont censés s'interpénétrer et s'imprégner mutuellement, si bien qu'ils sont l'enjeu de luttes et de tensions, lesquelles peuvent « verticalement » passer d'un palier à l'autre, comme quand par exemple certaines dispositions nouvelles poussent des groupes à abandonner des rôles sociaux jusque-là considérés comme étant la norme ; ou

1. Pour une tentative de mise au point sur l'apport conceptuel des durkheimiens dans l'entre-deux-guerres, voir J.-C. Marcel, *op. cit.*, et J.-C. Marcel, 2001.

2. En passant par « les conduites collectives régulières » (*i.e.* les pratiques religieuses par ex.), les « modèles sociaux » (des images plus ou moins standardisées des conduites collectives (par ex. la Fête nationale), la « trame des rôles sociaux », les « conduites effervescentes novatrices », les « états mentaux et actes psychiques », etc. (pour plus de détails voir, par ex., Gurvitch, 1950, p. 51 et sq.).

3. *Ibid.*, p. 90.

4. *Ibid.*

avoir une influence « horizontale » au sein d'un même palier, comme quand des groupes s'affrontent pour s'approprier certaines valeurs collectives¹.

... Aux phénomènes sociaux totaux

Mais, ce qui impulse le véritable mouvement de la vie sociale, ce sont des phénomènes sociaux, ensembles d'attitudes collectives, lesquelles traversent « horizontalement », si l'on peut dire, les paliers en profondeur, et qu'on observe dans leur mouvement à travers différents types de groupements dont ils sont le fondement. Si bien qu'on peut aller jusqu'à dire « que tout groupe est d'abord un "phénomène social total" capable de se manifester dans tous les paliers en profondeur de la réalité sociale »².

Il devient donc possible de rendre compte au mieux du phénomène social total en train de se dérouler, en distinguant non seulement entre plusieurs paliers en profondeur, mais aussi entre plusieurs sortes de groupements qui y évoluent. Pour différencier ces groupements, il importe de descendre au « niveau microsociologique » des formes de sociabilité sur lesquelles s'appuient les relations entre membres du groupe, mais aussi les relations de chaque membre au groupe pris dans sa globalité³. Selon les combinaisons de fusion et de répulsion qu'on y observe, on peut alors dresser une typologie des groupes selon leur forme de sociabilité, qui concerne tous les plans étagés de la réalité sociale.

Le problème de l'explication selon Gurvitch

Au moyen de cette théorie, Gurvitch pense pouvoir raisonner en termes de probabilités, afin de rendre compte de façon réaliste de toutes les tendances qui pourraient venir contredire la conjoncture. Il en résulterait une flexibilité nécessaire des concepts qui découlerait directement de la nature du phénomène social total, lequel ne

1. On peut penser à la lutte que se sont livrées, dans les années 1930, la droite et la gauche françaises, qui revendiquaient toutes deux la définition légitime de ce que devait être le patriotisme. Notons au passage que Bastide voit dans ces mouvements « inter- et intra-paliers » un bon exemple de cette double causalité à la fois interne et externe qu'il appelle de ses vœux (Bastide, 1956, *op. cit.*, p. 81 et sq.).

2. Gurvitch, 1949, p. 23. Les classes sociales par exemple, qui englobent la famille, les professions, les groupes d'âges... sont pour Gurvitch des phénomènes sociaux totaux.

3. En d'autres termes, ces formes sont les multiples manières d'être lié au tout, et entre soi dans le tout. Gurvitch en propose une autre typologie qui s'appuie sur l'opposition entre « Nous » et « Rapports avec Autrui », que nous ne livrons pas ici (Gurvitch, 1950, p. 98 et sq.).

s'exprime « que très partiellement non seulement dans les organisations, mais même dans les structures, les symboles, les mythes et les idéologies ». Si bien que « les ressorts des forces volcaniques » qui les meuvent « sont, socialement aussi bien que scientifiquement les plus cachés »¹. L'explication scientifique vient donc des phénomènes sociaux totaux qui ont la « primauté » sur tout le reste.

Dans ces conditions, la sociologie peut se définir comme l'étude de la société en acte, soumise à de perpétuels mouvements de structuration et de déstructuration, la science des phénomènes sociaux totaux limités et multiples, de la liberté humaine et de tous les obstacles que celle-ci rencontre et dépasse partiellement², ce qui fait de la réalité sociale prise dans tous ces paliers en profondeur le principal objet d'observation. Dans ce but, le sociologue produit des typologies qu'on peut construire en distinguant trois types principaux de phénomènes sociaux totaux : les formes de sociabilité, les groupements, les sociétés globales. Bref, c'est ainsi que Gurvitch pense proposer un instrument de travail applicable à tous les compartiments de la science sociale.

De chacune de ses études, il résulte une typologie du fait social considéré selon les divers phénomènes sociaux totaux dans leurs expressions à travers les paliers en profondeur. Cette typologie est censée s'appliquer à tous les faits sociaux³, puisque paliers en profondeur et phénomènes sociaux totaux sont comme les échelles qui permettraient de passer d'un niveau à l'autre de la réalité sociale, sans avoir besoin de justifier les frontières entre ce qui relève du collectif et ce qui appartient en propre à l'individualité. Du même coup, se trouve ainsi légitimé un programme de collaboration de la sociologie avec la psychologie sociale et la psychologie individuelle.

En procédant ainsi, la sociologie de Gurvitch avait sans doute le mérite de mettre le doigt sur un problème hérité des disciples de Durkheim, et qui continuait de soucier de nombreux auteurs français, marxistes notamment : comment penser la « réhabilitation » du point de vue individuel dans l'analyse sociologique⁴. Toutefois, le problème de l'explication une fois résolu, encore fallait-il réaliser la deuxième partie du programme : rendre la sociologie empirique.

1. Gurvitch, 1956, p. 7.

2. Nous paraphrasons ici P. Kahn, à qui nous empruntons l'une des nombreuses exégèses qu'il a faites de la pensée de Gurvitch (Kahn, 1957, p. 125).

3. À notre connaissance elle a surtout été appliquée par Gurvitch à des objets tels que la connaissance, la sociologie du droit, de la vie morale, et à l'étude des temps sociaux.

4. Gurvitch semble avoir trouvé par exemple l'assentiment de Lefebvre qui écrit en 1955 : « La pensée de M. Gurvitch, d'une extrême souplesse, pénètre la réalité sociale dans ses détours et ses détails [...] Elle atteint une vision d'ensemble » (p. 71).

LE VERSANT EMPIRIQUE,
OU COMMENT FONDER UNE MICROSOCIOLOGIE

Faire la jonction entre théorie et recherche empirique, telle est l'ambition qu'il partage d'ailleurs avec tous les sociologues français du moment. La recherche empirique se réfère au palier en profondeur des états mentaux et actes psychiques, et à la théorie des formes de sociabilité. Dans ce but, Gurvitch invente le concept de phénomène psychique total, qui est le champ de la « microsociologie ». Du côté des méthodes d'investigation sur le terrain, il fait appel à la sociologie américaine, dont il reconnaît la supériorité en la matière, et plus particulièrement à la sociométrie de Moreno, qu'il entend enrichir de son propre travail théorique¹. Une collaboration étroite est souhaitable, qui se fonde sur cette division du travail². À la sociologie française incombe « la tâche de clarifier d'une façon définitive le domaine de la psychosociologie en produisant une synthèse décisive de la théorie et de la recherche empirique »³, la sociologie américaine doit fournir les techniques d'investigation et de mesures diverses qui permettent d'appréhender la réalité des petits groupes. Ainsi Gurvitch reprend certains tests élaborés par Moreno, et les modifie de façon à mieux faire apparaître sa conception de l'imbrication de l'individuel et du social.

Il s'agit de tirer de la sociométrie une méthode pour vérifier expérimentalement les concepts gurvitchéens attachés aux formes de sociabilité. Moreno considère que l'humanité peut être appréhendée comme une unité sociale et organique dont les parties integrantes se meuvent selon un principe d'attraction et de répulsion que le sociodrame est censé révéler. Gurvitch reprend certains des

1. « L'énorme travail descriptif fourni par la sociologie américaine a montré ici la voie, bien qu'il ait besoin pour porter tous ses fruits, et même pour devenir utilisable, d'être assis sur des schèmes conceptuels, mieux clarifiés, plus raffinés et plus flexibles, tels que ceux qui font la force de la pensée sociologique française », écrit Gurvitch dans la *Vocation...* (*op. cit.*, 1950, p. 4). Notons que Gurvitch n'émet pas là un avis isolé. Cette conception est proche de celle d'un homme comme R. Pagès, par exemple, psychologue social et membre du CES, lui aussi farouchement attaché à la nécessité de faire une science sociale à la française capable de fournir des outils conceptuels heuristiques, et qui nous a confié qu'il était « salubre et tonique » de rencontrer le caractère empirique des méthodes anglo-saxonnes qui constituaient « quelque chose à s'approprier à fond » (entretien avec l'auteur du 11 octobre 1993).

2. Moreno vient en France, et donne en avril 1951 conjointement au Centre d'étude de politique étrangère et au Centre d'études sociologiques un cycle de conférences consacrées à la sociométrie (Archives nationales, Chemise « CES, Divers, Correspondance, Budget », « Programme de l'année 1950-1951 »).

3. Gurvitch, 1948-1949, p. 175.

tests de Moreno¹ qui, bien qu'adoptant une position qui juge nécessaire la réciprocité des perspectives, n'a en fait pas dépassé à son sens le point de vue du rapport intermental².

Sur quelles recherches concrètes ces suggestions ont-elles débouché ? Il semble que la reformulation des tests sociométriques ait eu quelques applications en sociologie des petits groupes et en psychologie sociale. Plus particulièrement, Gurvitch, et quelques auteurs avec lui, ont tenté de les mettre en pratique dans des études, qui se voulaient empiriques, de sociologie de la connaissance et de la vie morale. Si l'on en croit les archives, le développement des recherches sur le terrain au CES semble avoir été une préoccupation constante de Gurvitch³. De fait, dès 1946, il existe au CES un groupe autour de lui, qui fait « des investigations dans des milieux sociaux variés » et apporte une contribution à la sociographie des groupements. Il recherche « les différentes constantes qui peuvent séparer les hommes de différentes générations »⁴. En 1952, dans le cadre d'une « Sociologie de la connaissance perceptible du monde extérieur », il supervise une « Étude de la représentation symbolique au sein des groupes d'adultes cultivés », et s'occupe aussi d'une « Étude sur la répartition des classes sociales au sein de la paysannerie »⁵. À noter aussi qu'à côté de Gurvitch, on trouve très tôt des chercheurs comme P. H. Maucorps par exemple, qui fait appel aux tests inventés par Gurvitch, notamment dans ses études de 1949 sur la cohésion fonctionnelle des groupes de militaires. Citons pour finir la création en octobre 1957 du « Groupe de recherches sur la socio-

1. Par exemple, au test sociométrique (qui consiste à évaluer les relations croisées d'attraction et répulsion et à dégager les figures des leaders, en demandant par exemple à des enfants à côté de quels membres du groupe ils aimeraient être assis), on peut ajouter le test combiné de scission. Il s'agit d'annoncer aux individus que leur groupe va éclater et de leur demander avec qui ils iraient pour former un sous-groupe. Ce test aurait l'avantage de rendre les « Nous » plus actifs (les Nous sont pour Gurvitch la forme d'association la plus spontanée et la plus inconsciente), et donc les résultats plus fiables, car alors les tensions sont au maximum de leur intensité.

2. Gurvitch pense que Moreno hésite entre une conception qui affirme que l'unité sociale élémentaire est constituée de l'atome social (l'individu en lien avec d'autres) et une conception qui ramène cet atome à l'individu et à ceux avec qui il entre en contact (c'est-à-dire une collection d'individualités).

3. Pour plus de détails, voir Marcel, 1997, p. 508 et sq.

4. H. Lévy-Bruhl, 1946, p. 131. Plus précisément, le but est de « décrire les "groupes d'âge" dans leurs comportements et dans leurs attitudes, en les situant dans les différents cadres sociaux : classes, professions, localités, ainsi qu'organisations politiques, syndicales, scolaires, mouvements de jeunesse, etc. » (Archives nationales, Chemise « Comité de direction jusqu'en 1955 », « Rapport d'activité pour la période du mois de mars au 31 octobre 1946 »). Les questionnaires utilisés dans le cadre de cette enquête semblent avoir été les mêmes que ceux choisis par Le Bras et Lévy-Bruhl dans leurs travaux du moment.

5. Archives nationales, Chemise « CES, Divers, Correspondance, Budget », « Proposition de budget, 1952 ». À l'enquête sur la paysannerie est associé Lefebvre.

logie de la connaissance et la sociologie de la vie morale »¹, qui « étudie des corrélations fonctionnelles [...] entre différentes espèces, formes et systèmes de la connaissance et différents types des sociétés globales, différentes espèces de groupements, ainsi que différentes formes de sociabilité »².

Telle était la signification que Gurvitch entendait donner à ce qu'il appelait la jonction entre théorie et empirie. Fort d'une tradition française durkheimienne revisitée et « réconciliée » avec le marxisme, d'un ensemble de concepts voués à penser le passage de l'individu aux groupes et à la société, d'une microsociologie censée aboutir à des recherches sur le terrain, son programme se veut une nouvelle voie pour la sociologie française. C'est pourquoi il se comprend aussi comme la défense active d'une identité scientifique hexagonale.

LA DÉFENSE D'UNE IDENTITÉ FRANÇAISE

Même s'il est conscient de la nécessité de s'inspirer de la sociologie américaine, Gurvitch ne cesse d'en dénoncer les carences³. Son discours, souvent très dur, vise à minimiser la portée de certaines théories qui apparaissent à ses yeux comme un danger. Il est aussi une arme de combat contre les auteurs français qu'il juge trop proches d'une pensée américaine « à l'état brut », simples « suiveurs » qui à ses yeux mettent en danger l'explication en sciences sociales⁴.

Il y a dans le discours de Gurvitch une certaine gradation, qui varie selon les auteurs, mais aussi au fil du temps. De façon générale, il est assez indulgent avec l'école de Chicago, et il lui arrive de faire référence à G. H. Mead, à Lynd, Thomas et Znaniecki, même s'il ne s'en inspire pas, car il considère que leurs recherches empiriques ne sont pas à la hauteur de celles de l'école leplaysienne⁵. De même,

1. Le Groupe reçoit le patronage du CES et de la VI^e Section de l'École pratique des hautes études. Il regroupe 15 savants et chercheurs, qui sont, outre Gurvitch : Bastide, le directeur adjoint, Cazeneuve, le secrétaire général et « cheville ouvrière du groupe » selon Y. Roux (entretien 12 mars 1993), Duvignaud, Gomond, Kahn, Lefebvre, de Magalhes-Villema, Maucorps, Métais, Memmi, Nitrani, Rambaud, Roumégère, Vergnaud, Vexliard (*Chroniques, CIS*, 1958).

2. Gurvitch, 1940-1948, p. 482. Durant l'année scolaire 1957-1958, ont été menées et dépouillées quatre enquêtes sur la connaissance d'autrui dans les groupements structurés. Les enquêtes ont lieu aux lycées Louis-le-Grand et Turgot, au Théâtre d'Aujourd'hui et aux Usines Renault (*Chroniques*, 1958, p. 179 et sq.).

3. À la différence de Friedmann qui reste plus discret sur la question même s'il le rejoint sur ce point (voir par ex. Friedmann, 1961, p. 34), et bien sûr de Stoetzel, qui au contraire se présente comme un héritier de Gallup.

4. Et là ce sont Friedmann, mais surtout Stoetzel, qui sont visés. C'est aussi dans cette optique qu'il faut comprendre la fondation de l'AISLF.

5. Voir par ex. Gurvitch, 1956, p. 4-5.

son compatriote Sorokin trouve une certaine grâce à ses yeux¹. L'exégèse des auteurs de l'école de Chicago correspond en gros à une période où, alors que le champ de la discipline semble à construire, Gurvitch est encore optimiste. La fin des années 1940 constitue en quelque sorte sa période « œcuménique ».

Dans les années 1950, tout change. Les thèmes de la « vocation » affichée de la sociologie et de sa « crise » marquent le début d'une ère nouvelle. Gurvitch émaille ses écrits de critiques acerbes contre les « mauvais » auteurs américains, et par contre-coup, contre les Français qui les imitent. Ce discours critique atteint son paroxysme vers 1955-1957. « L'exemple du renoncement complet ou quasi complet à toute explication est donné aujourd'hui par la recherche empirique américaine », lance-t-il dans les *Cahiers*². C'en est fini de l'époque de la « main tendue » : « Aucun théoricien ou chercheur américain n'a poussé jusqu'à la véritable explication, ni Sorokin, ni son antipode, prétentieux et confus, Parsons, ni Merton. »³ Avec Sorokin la rupture est consommée : son ex-compatriote ne serait finalement pas sorti d'une pensée prophétique et de positions philosophiques préconçues. Parsons et Merton sont définitivement écartés, parce qu'ils révéleraient leur incapacité à saisir la réalité des totalités sociales et à les considérer autrement que comme des collections de rapports sociaux⁴.

Enfin, c'est Gallup qui passe à la trappe en donnant « l'exemple déplorable du soi-disant "sondage" de l'opinion publique [...] spécialement fait pour prouver toute la vanité des calculs statistiques de moyennes non adaptées à des cadres sociaux concrets »⁵. À travers lui, c'est bien sûr Stoezel qui est visé, « émule français » utilisant les « procédés dérisoires » de « l'absurde établissement de moyennes de l'opinion publique dans le vide »⁶. On interprète inexorablement, si on écoute le chant des sirènes américaines, « les éléments désordonnés des enquêtes empiriques d'une façon arbitraire », en leur appliquant des conceptions erronées, et « sans se rendre compte que les réponses sont connues avant toute recherche »⁷. C'est ainsi que

1. Voir par ex. Gurvitch, 1946-1947.

2. Gurvitch, 1956, p. 4.

3. *Ibid.*, p. 5.

4. Voir Gurvitch, 1955, p. 28 ; et Gurvitch, 1956, p. 5.

5. Gurvitch, 1950, p. 130. Ailleurs, il explique qu'à travers « le mécanisme technique de sondages, de calculs et de statistiques, le problème majeur de l'explication en sociologie était sacrifié à des descriptions dépourvues d'intérêt et auxquelles on sacrifiait, *post factum*, n'importe quelle théorie sociologique » (Gurvitch, 1966, p. 9).

6. Gurvitch, 1947-1948, p. 62. À noter que Stoezel n'est jamais explicitement cité, ce qui semblerait prouver que Gurvitch le craignait. En privé, par contre...

7. Gurvitch, 1957, p. 7.

« parmi les imitateurs français des Américains », on a « renoncé quasi complètement à l'explication, en transformant, dans le meilleur des cas, la sociologie en sociographie »¹.

Derrière ce durcissement très net de son ton, il y a chez Gurvitch un discours idéologique qu'on peut à peu près résumer de la façon suivante : s'il est essentiel de construire la profession de sociologue en la dotant d'une technicité efficace, il est extrêmement dangereux de ne l'associer qu'à une technicité qui ne serait pas contenue par une théorie sociologique adéquate. La sociologie est en danger d'être « technocratisée », et « cette technocratisation a atteint son comble aux États-Unis, mais les chercheurs des jeunes générations en France s'y précipitent dans une course vertigineuse »². Gurvitch est obsédé par le danger d'une « technocratisation » qui marquerait le début du règne des experts, dans lequel il voit une des causes de la montée du fascisme et du nazisme. La « quantophrénie » des chercheurs français mettrait donc la démocratie en grand danger.

Toutefois, derrière cette crainte, il faut sûrement voir aussi la conscience de plus en plus claire qu'il ne faisait pas l'unanimité sur la scène sociologique française, et que parallèlement à sa remarquable ascension, d'autres avaient aussi investi leur propre domaine de recherches, mis en application d'autres protocoles d'investigations empiriques et d'autres théories sociologiques³.

LES SUCCÈS DE GURVITCH

L'œuvre de Gurvitch a néanmoins influencé de jeunes auteurs : les Cazeneuve⁴, Dumazedier, Duvignaud, Isambert⁵, Balandier,

1. Gurvitch, 1956, p. 4.

2. *Ibid.*, p. 7.

3. Ainsi, en 1955, il s'oppose fermement à la création par Le Bras d'un Institut de relations humaines orienté seulement vers les aspects pratiques, et imité des Américains. Davy lui emboîte d'ailleurs le pas (Archives nationales, « Comité de direction depuis 1955 », « Comité de direction du 5 février 1955 »). Il évince aussi Friedmann et Lévi-Strauss du Comité de rédaction des *Cahiers internationaux*.

4. Cazeneuve, par exemple, se souvient que Gurvitch lui a suggéré les deux axes de recherche de ses travaux, à savoir une réflexion de sociologie des communications (et notamment de la radio-télévision), et une étude sur les facteurs collectifs de certaines attitudes optimistes ou pessimistes. De manière générale, la sociologie de Gurvitch semble avoir été le point de rencontre entre une certaine conception de l'ethnologie et un discours sociologique à la recherche de nouveaux concepts (Bastide est un adepte du concept gurvitchéen de « double causalité » ; Chombart de Lauwe rejoint Gurvitch quand il essaie par exemple de rendre compte des rapports entre espace social objectif et espace social subjectif dans ses travaux sur les familles ouvrières. Mentionnons enfin la « rencontre » entre Lévi-Strauss et Gurvitch, qui, bien qu'éphémère, semble avoir été « réelle » : voir Lévi-Strauss, 1947, p. 544-545).

5. Par exemple, en 1955, Isambert offre un article aux *Cahiers internationaux*, dans lequel il se déclare d'accord avec Gurvitch pour dire que les modèles mathé-

Bastide, Touraine, Lévi-Strauss, sans doute faut-il leur ajouter ceux d'Andrieux, Bourricaud, Maisonneuve, Mitrani, Oecono, Morin, Kahn et Maucorps. Ce dernier tient un rôle clef dans la diffusion des techniques et des résultats de psychologie sociale au CES, et par contre-coup a une importance certaine dans l'apprentissage des chercheurs sociologues qui y travaillent. À ce titre, il n'est sûrement pas pour rien dans la diffusion de la pensée du « maître »¹.

Mais l'influence théorique de Gurvitch ne se limite pas à l'apprentissage de techniques. S'essayant à décrire l'atmosphère intellectuelle qui régnait au CES, Heilbron écrit que « parmi les chercheurs, l'intérêt pour la classe ouvrière était général et allait de pair avec une fascination pour le marxisme »² ; et plus loin : « Ainsi naquit, de façon diffuse, une stratégie double permettant de faire de la recherche appliquée sans trahir ses opinions politiques de gauche. »³ Nous pensons, sans prétendre que cette argumentation s'applique à tous les noms cités ci-dessus⁴, qu'au-delà du seul intérêt pour la classe ouvrière, la pensée de Gurvitch suscitait un intérêt certain parce qu'elle permettait effectivement de concilier la recherche en sciences sociales avec un marxisme plus ou moins avoué, sans risquer de sombrer dans le discours idéologique facile, ou inversement de risquer d'être perçue comme étant à la botte des Américains. De ce point de vue, le traitement à la fois maussien et marxien du concept de totalité en a sans doute influencé plus d'un, à un moment ou un autre. Laissant de côté le travail des « élèves » officiellement étiquetés comme tels, nous évoquerons brièvement, en guise d'illustration, les cas de Touraine et Morin.

Cinéma et « totalité » chez E. Morin

Ce dernier n'écrit-il pas en 1954 : « L'histoire du cinéma est elle-même en grande partie viciée par le préjugé délicat et mondain

matiques sont inadaptés aux déterminismes sociaux : « ... les liaisons fonctionnelles restent à la surface de ces déterminismes et n'en expriment qu'une première approche quantitative. » Si bien que « la courbe dite en J » est « vraisemblablement plus complexe que ne le pense M. Stoetzel, les formules proposées ne donnant que des approximations destinées à être corrigées » (p. 126, puis p. 131).

1. J. R. Tréanton, par exemple, nous a affirmé avoir appris « sur le tas » avec Maucorps comment construire un questionnaire d'enquête (lettre du 5 juillet 1993). Voir J.-C. Marcel, 1997, p. 521 et sq. pour plus de détails sur l'influence de Maucorps.

2. Heilbron, 1991, p. 371.

3. *Ibid.*, p. 373.

4. Elle s'applique peu au cas de Bourricaud par exemple, qui, en choisissant des objets d'étude tels que « le lien personnel » (Bourricaud, 1953), ou « les petits groupes » (Bourricaud, 1955), fait référence à Gurvitch, mais d'une manière différente.

de la "qualité", d'une "beauté" réduite d'ailleurs aux normes de l'intelligentzia du jour. »¹

Ce sont tous les discours « partiels » sur le cinéma qui sont visés, et qui pour Morin sont dans l'erreur, car « la vérité, c'est la totalité. Tout a déjà été dit, ou presque, de l'homme, mais séparément : la totalité n'a pas encore été dite. Et d'ailleurs, il ne suffit pas de la dire. La totalité n'est qu'un mot en dehors de l'œuvre concrète qui rend compte de la totalité, de même que la dialectique n'est qu'un mot tant qu'elle n'est pas en action »².

La totalité du cinéma a pour Morin une envergure qui correspond à la totalité de la vie humaine : « Le cinéma est le reflet de toutes les multiplicités humaines, il est un miroir d'humanité, et ce miroir d'humanité est l'invention intégrale de l'humanité, un phénomène humain total. »³ Enfin, en tant qu'institution il « correspond [...] à des processus psychiques fondamentaux » parce qu'il participe à la dialectique entre objectivité et subjectivité⁴. Bref, « une étude sociologique du cinéma ne peut être isolée du milieu sociologique dans lequel baigne le cinéma, et réciproquement certains aspects du milieu sociologique contemporain ne peuvent être éclairés que par une étude du cinéma »⁵. Par exemple, les contenus d'un film d'un pays ne peuvent s'expliquer que par référence à des réalités de structures sociales et de sensibilité collective propre à ce pays. Or de ce point de vue, « c'est un des courants décisifs de ces dernières années, que d'étudier [...] les rapports collectifs, la vie concrète des liens microsociologiques »⁶.

Touraine et la critique des Américains

Même si des décennies plus tard il qualifie sa pensée de « pré-sociologique », qui était « dans son principe même l'antisociologie »⁷, Touraine a pu se référer à Gurvitch. Il affirme d'ailleurs avoir « gardé de l'estime » pour un auteur qui « a défendu une sociologie qui a eu le très grand mérite d'être antifonctionnaliste et anticonservatrice »⁸. De fait, c'est dans le commentaire qu'il fait de la sociologie américaine que le jeune Touraine dénonce des lacunes qui bien souvent prennent un accent gurvitchien.

1. Morin, 1954 a, p. 104.

2. *Ibid.*, p. 107-108.

3. *Ibid.*, p. 108.

4. *Ibid.*, p. 111.

5. Morin, 1954 b, p. 5.

6. Gurvitch, 1954 a, p. 109.

7. Touraine, 1977, p. 89.

8. *Ibid.*

Par exemple, examinant en 1951 le traitement fait par les Américains du concept de classe sociale, il dénonce le caractère partiel des recherches empiriques sur les opinions, qui ne vont pas « au-delà d'un constat assez superficiel des faits »¹, et qui éludent des questions qui amènent à rechercher les causes, à savoir par exemple pour quelles raisons et dans quelles conditions les hommes éprouvent le sentiment de leur communauté et développent entre eux des relations sociales.

Pour lui, il est essentiel de faire le lien entre une base sociale et certaines opinions, attitudes ou certains comportements. « Tels sont les véritables problèmes que doit poser une sociologie des classes sociales. »² Et d'ajouter : « Il serait faux de dire qu'ils n'ont pas été abordés : Marx, Max Weber, Halbwachs apportent des conceptions précises et P. A. Sorokin et G. Gurvitch ont utilisé ces efforts pour parvenir à une définition formelle de la classe sociale. »³

À propos du livre de Parsons et Shills, *Vers une théorie générale de l'action*, il ressort d'après Touraine que le concept d'action est articulé à une conception fondamentalement statique, qui néglige les rapports concrets de la personnalité et de la culture, les auteurs se contentant « d'étudier les catégories psychologiques générales de l'action »⁴. Et de conclure que ce concept d'action qui chez les Américains n'a de sens que compris au niveau de l'action individuelle dans des structures sociales données « invite à un retour, non pas vers l'indépendance des problèmes mais vers la *réciprocité des perspectives* », et « devrait être réservé à l'un des termes de la relation réciproque et non à une unité abstraite des deux termes, l'autre terme étant la structure sociale, des situations collectives, dans leur mouvement qui est aussi action mais en un sens profondément différent »⁵.

Un an plus tard, Touraine retrouve ce thème et remarque que la sociologie américaine non seulement néglige le traitement de la société globale, mais en plus que certaines études aboutissent à des affirmations qui empiètent sur ce domaine qu'elles ne sont pas qualifiées pour traiter, telle l'étude sur l'*American Soldier*. Il termine par une mise en garde qui se réfère aux « critiques formulées par M. Gurvitch à l'égard des fondements théoriques de la sociométrie »⁶.

À travers les discours de Morin et Touraine, nous oserions suggérer que la sociologie de Gurvitch semble avoir eu cette vertu de

1. Touraine, 1951, p. 155.

2. *Ibid.*, p. 174.

3. *Ibid.*

4. Touraine, 1953, p. 185.

5. *Ibid.*

6. Touraine, 1954, p. 136.

répondre aux attentes de chercheurs, apprentis sociologues qui sous le coup de leurs convictions marxistes cherchaient une légitimité intellectuelle à leur activité.

CONCLUSION

Il ne s'agit pas de surestimer l'importance qu'a eue la sociologie de Gurvitch. Son caractère difficile, son terrible accent russe, ses célèbres querelles lui ont sans doute valu des inimitiés qui ont nui à la diffusion et au rayonnement de son œuvre. De même sa syntaxe compliquée, son langage obscur l'ont desservi. Enfin ses typologies se sont muées en instruments d'analyse d'une telle complexité qu'elles n'ont guère autorisé d'application à des études empiriques.

Il a eu sans doute le mérite de répondre aux attentes des sociologues français, en mal d'inspiration, et conscients d'avoir une position intellectuellement contestée et mise en question par les progrès fulgurants de la sociologie américaine. Gurvitch a offert un programme alternatif, compatible avec l'ambiance intellectuelle du moment, et relié à la tradition française. En ce sens, il a probablement été un éveilleur de vocations en mettant en évidence des problèmes théoriques que les impératifs du mythe de la « reconstruction de la sociologie », et la nécessité de faire « table rase du passé », imposés par l'actualité, avaient tendance à dissimuler. Si reconstruire un paradigme s'avérait nécessaire, on ne pouvait se contenter d'un empirisme tous azimuts, qui de toute façon n'aurait satisfait personne, tel est manifestement un des messages qu'il avait réussi à faire passer.

Université Paris IV - GEMAS
Institut des Sciences humaines appliquées
96, boulevard Raspail
75006 Paris

BIBLIOGRAPHIE

- Balandier G., *Gurvitch*, Paris, PUF, 1972.
Bastide R., La causalité externe et la causalité interne dans l'explication sociologique, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 21, 1956.
Bourricaud F., Essai sur le lien personnel, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 15, 1953.
Bourricaud F., La « démocratie » dans les petits groupes, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 19, 1955.

- Bosserman P., Georges Gurvitch et les durkheimiens en France, avant et après la seconde guerre mondiale, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 70, 1981.
- Chapoulie J.-M., La seconde fondation de la sociologie française, les États-Unis et la classe ouvrière, *Revue française de sociologie*, 32 (3), 1991, p. 321-364.
- Clark T. N., *Prophets and Patrons*, Cambridge, Cambridge University Press, 1973.
- Farrugia F., *La reconstruction de la sociologie française (1945-1965)*, Paris, L'Harmattan, 2000.
- Friedmann G. et P. Naville (dir.), *Traité de sociologie du travail*, t. I, Paris, Armand Colin, 1961.
- Friedmann G. et P. Naville (dir.), *Traité de sociologie du travail*, t. II, Paris, Armand Colin, 1962.
- Friedmann G., *Où va le travail humain ?*, Paris, Gallimard, 3^e éd., 1963.
- Girard A., Travaux récents de sociologie en France, *Population*, 7 (1), 1952.
- Girod R., Le passage de la description à l'explication dans le cadre de la sociologie concrète, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 21, 1956.
- Gurvitch G., Sociologie de la connaissance et psychologie collective, *L'Année sociologique*, 3^e série, t. I, 1940-1948.
- Gurvitch G., Compte rendu de R. M. McIver, *Social Causation*, et P. Sorokin, *Sociocultural Causality, Space, Time*, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 2, 1946-1947.
- Gurvitch G., La sociologie du jeune Marx, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 3-4, 1947-1948 a.
- Gurvitch G., Microsociologie et sociométrie, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 3-4, 1947-1948 b.
- Gurvitch G., Psychologie collective et psychologie de la connaissance, *L'Année sociologique*, 3^e série, 1948-1949.
- Gurvitch G., Groupement social et classe sociale, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 7, 1949.
- Gurvitch G., *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF, 1950.
- Gurvitch G., Réponse à une critique. Lettre ouverte au P^r Léopold von Wiese, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 13, 1952.
- Gurvitch G., Hyper-empirisme dialectique, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 15, 1953.
- Gurvitch G., Le concept de structure sociale, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 19, 1955.
- Gurvitch G., La crise de l'explication en sociologie, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 21, 1956.
- Gurvitch G., Réflexions sur les rapports entre philosophie et sociologie, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 22, 1957.
- Gurvitch G., Pour le centenaire de la naissance de Durkheim, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 26, 1959.
- Gurvitch G., Mon itinéraire intellectuel ou l'exclu de la horde, *L'Homme et la société*, n° 1, 1966.
- Gurvitch G., *Traité de sociologie*, t. I, Paris, PUF, 1967.
- Gurvitch G., *Traité de sociologie*, t. II, Paris, PUF, 3^e éd., 1968.
- Heilbron J., Pionniers par défaut ? Les débuts de la recherche au Centre d'études sociologiques, *Revue française de sociologie*, 32 (3), 1991.

- Isambert F. A., La statistique bien tempérée. Réflexions sur l'application de la statistique à la sociologie, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 18, 1955.
- Kahn P., Compte rendu de : *Les quatre premiers volumes de la « Bibliothèque de sociologie contemporaine »*, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 9, 1950.
- Kahn P., D'une « Vocation » à l'autre, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 23, 1957.
- Karady V., Présentation, in Marcel Mauss, *Œuvres*, t. I, Paris, Éd. de Minuit, 1968.
- Lautman H., Chronique de la sociologie française après 1945, in *Science et théorie de l'opinion publique : hommage à Jean Stoetzel*, Paris, Retz, 1981.
- Lefebvre H., La notion de totalité dans les sciences sociales, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 18-19, 1955.
- Lévi-Strauss C., La sociologie française, in Gurvitch et Moore, *La sociologie au XX^e siècle*, Paris, PUF, 1947.
- Lévy-Bruhl H., Le centre d'études sociologiques, *Synthèse*, vol. 5, 1946.
- Marcel J.-C., *Les avatars de l'héritage durkheimien. Une histoire de la sociologie en France (1920-1958)*, thèse de Doctorat nouveau régime, Université de Paris I, 1997.
- Marcel J.-C., *Le durkheimisme dans l'entre-deux-guerres*, Paris, PUF, 2001.
- Mendras H., *Comment devenir sociologue. Souvenirs d'un vieux mandarin*, Paris, Actes sud, 1995.
- Morin E., Préliminaires à une sociologie du cinéma, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 17, 1954 a.
- Morin E., Recherches sur le cinéma, *Bulletin de liaison des chercheurs du Centre d'études sociologiques*, n° 2, 1954 b.
- Polin R., La sociologie française pendant la guerre, *Synthèse*, vol. 5, 1946.
- Stoetzel J., Sociology in France : An empiricist view, in H. Becker et A. Boskoff (eds), *Modern sociological theory in continuity and change*, New York, Holt Rinehart and Winston, 1957.
- Touraine A., Classe sociale et statut socio-économique (à propos de quelques travaux en langue anglaise), *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 11, 1951.
- Touraine A., Compte rendu de Parsons et Shills, *Vers une théorie générale de l'action*, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 14, 1953.
- Touraine A., Le traitement de la société globale dans la sociologie américaine contemporaine, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 16, 1954.
- Touraine A., *Un désir d'histoire*, Paris, Stock, 1977.
- Tréanton J. R., Les premières années du Centre d'études sociologiques, *Revue française de Sociologie*, 32 (3), 1991.
- Chroniques, Groupe de recherches sur la sociologie de la connaissance et la sociologie de la vie morale, *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 25, 1958.

Autres sources :

Archives nationales (Centre des archives contemporaines) : Chemise « CES : correspondance, budget » ; Chemise « Comité de direction jusqu'en 1955 ».